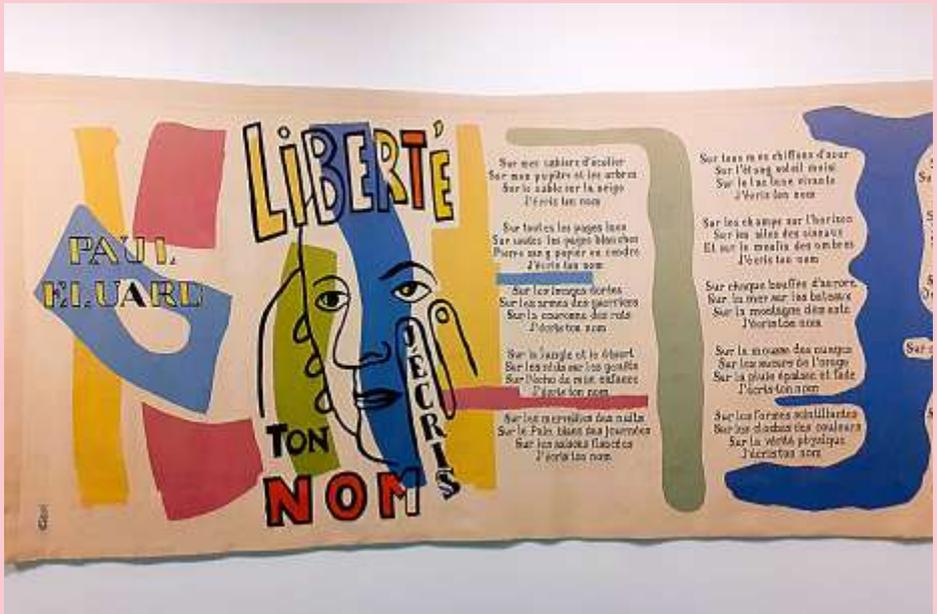


# l'Oratoire

LA FEUILLE ROSE - N°833

Août – Décembre 2025

Quand la liberté s'enseigne...



*Liberté j'écris ton nom*, détail de la tapisserie de Fernand Léger (1953) d'après le poème de Paul Eluard (1942), exposition *Libres comme l'Art* – Espace Niemeyer

*Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté*

2 Corinthiens 3 : 17

# l'Oratoire

LA BIENVENUE à Robert Philipoussi	3
<b>L'ÉDITORIAL</b>	
par les pasteurs Béatrice Cléro-Mazire et Robert Philipoussi	4
LE DOSSIER « Quand la liberté s'enseigne »	
Hommage à André Gounelle	
Le théologien entre foi et pensée	6
L'homme de foi : « De la difficulté d'être disciple »	8
Hommage à Bernard Reymond	
Penser la Cène grâce au théâtre	13
Prêcher au plus près des sens pour faire sentir le parfum de Dieu	14
<b>L'ÉNERGIE DE LA LIBERTÉ, retours sur le 1<sup>er</sup> semestre 2025</b>	
Comment écrire librement l'amour de Dieu ?	18
Un livre pour nos enfants	20
Des cités bibliques à la cité céleste	21
Besoin de mémoire et devoir de transmission	22
Un libéralisme partagé : nos invité.e.s de la saison	24
Les rencontres du protestantisme de liberté	25
Une assemblée toute en fidélité	26
La bienvenue à notre Conseil Presbytéral	28
<b>LE CARNET</b>	29
<b>L'AGENDA : votre semaine à l'Oratoire</b>	32
<b>LES CONTACTS</b>	39

La Feuille Rose est le bulletin de l'EPUdF - APEROL

Association Presbytérale de l'Église Réformée de l'Oratoire du Louvre.

Directrice de la publication : Chiara Sileo en collaboration avec les pasteurs

Béatrice Cléro-Mazire et Robert Philipoussi Mise en œuvre : Sidonie Privé Saint-Lanne

Impression : Imprimerie de l'Isly - Paris

# La bienvenue à Robert Philipoussi

Mon nom est grec et mon grand-père, ainsi que sa future épouse ont été secourus par la Société Des Nations à cause des événements qui, au début du 20e s. en Asie mineure, ont conduit au génocide des Arméniens et des Grecs. Ces derniers étaient établis depuis le 11e siècle avant notre ère, à Smyrne (Izmir), à Éphèse et dans bien d'autres lieux. Mon père, né en France dans les environs de Marseille, a rencontré ma mère qui était totalement provençale. Elle : catholique non pratiquante, lui : orthodoxe aux baptêmes, obsèques et mariages et moi qui ai découvert le temple réformé local par l'intermédiaire d'amis du collège et indirectement par une estimée professeure de français en 6e dont j'avais appris incidemment qu'elle était l'épouse du pasteur local. Cela ne suffit pas pour déclencher une vocation de pasteur. Mais ici n'est pas le lieu de s'épancher publiquement ! Après m'être un peu laissé vieillir à l'université d'Aix-en-Provence pendant deux ans après le Bac, je décidai de commencer des études de théologie protestante, où des professeurs m'ont vraiment marqué et parmi eux et elles, certains me manquent beaucoup. Cela fait longtemps que je fais le métier de pasteur, mais j'ai aussi enseigné à l'Ecole Centrale de Paris (en éthique) et aux Cours Hattemer (en culture générale et argumentation). Je n'ai pas de frère ou de sœur. Quant aux enfants, j'ai co-éduqué deux garçons depuis leur prime enfance. L'un est actuellement un auteur publié de BD et aussi peintre et graveur (après une licence d'arts plastiques à la Sorbonne et son diplôme des Beaux Arts de Paris). L'autre, après un master en philosophie commence une carrière prometteuse de « pro gamer » (ou e-sportif). Il a déjà voyagé beaucoup plus que moi. Par l'intermédiaire de leur sœur aînée et autre enfant de mon épouse Marie-Antoinette Vernier, je suis devenu le « beau-grand-père » de deux petites filles qui vivent au Québec. Tout cela et bien d'autres choses m'ont conduit à l'Oratoire du Louvre, où je fais mes premiers pas et je vous remercie de m'y avoir appelé. Je suis heureux de former ce binôme avec Béatrice, de partager avec elle et avec vous tous la vivacité et la positivité de la théologie protestante libérale, de m'investir dans cette belle église et d'aller à votre rencontre.



Réfugiés grecs et arméniens, près d'Athènes, en 1923, après leur expulsion de la Turquie

Robert Philipoussi

Par les pasteurs Béatrice Cléro-Mazire et Robert Philipoussi



Pour définir le protestantisme on dit souvent que la grâce y est première, mais on oublie parfois la conséquence d'une telle particularité confes-

sionnelle. Si la grâce est première, alors, le protestantisme est la confession de la reconnaissance.

Reconnaissance pour ce que Dieu nous donne sans aucun mérite de notre part.

Ce nouveau numéro de la Feuille Rose est empreint de la reconnaissance de toute une communauté de pensée et de foi dont les contours sont parfois difficiles à dessiner, mais que nous appellerons la communauté des libres croyant.e.s.

Deux maîtres en théologie libérale se sont éteints à quelques semaines d'écart et nous sommes orphelins de ces guides qui soutenaient notre travail de transmission d'une méthode de pensée où seule la libre réflexion pouvait faire autorité. André Gounelle, le 4 mai, et Bernard Reymond, le 26 juin, ont quitté cette vie pour entrer dans l'éternité des penseurs, de ceux qui aident et soutiennent, tels les piliers d'un temple, leurs contemporains à réfléchir et à faire évoluer leur pratique.

André Gounelle était professeur de théologie systématique et problématisait, grâce à ses méthodes philosophiques, les données de la théologie classique pour les repenser autrement.



Bernard Reymond était professeur de théologie pratique et pensait dans tous ses aspects la relation qu'entretient le discours théologique avec les phénomènes culturels contemporains : architecture, cinéma, beaux-arts, littérature. Ces deux hommes consacèrent leur vie à chercher des liens et des idées capables de rendre compte de questions spirituelles qui, quand elles sont ainsi abordées en dialogue avec notre monde, augmentent notre humanité.

André Gounelle nous a donné des livres aussi utiles que le sont les outils des artisans d'art quand ils permettent de résoudre les vrais problèmes. Avec sa *Théologie du Protestantisme*, le théologien, traducteur de Paul Tillich avec lequel il se sentait toujours en chemin, explorateur de la théologie du *process* et promoteur de la théologie d'Huldrych Zwingli, André Gounelle a préparé les chemins pour celles et ceux qui voulaient faire de la théologie sans faire de dogmatisme. En reprenant les fondements des sacre-

ments de la Cène et du baptême, en éclairant des traditions qui étaient devenues obscures et inintelligibles, il a autorisé nombre d'apprentis pasteurs à imaginer, à partir de bases solides et claires, les nouvelles voies d'un protestantisme pour aujourd'hui.

Bernard Reymond nous a donné les dimensions et les formes de pensées nécessaires à la construction de nouvelles idées théologiques. Passionné d'architecture, il s'est posé la question du sens de nos lieux de culte protestant, refaisant le geste du prophète Ezéchiel qui déjà élevait le temple au niveau du symbole et faisait ainsi dire à la pierre ce que sa fonction assume. C'est sans doute ce passage au symbolique qui a animé la recherche de Bernard Reymond

depuis sa thèse selon laquelle Auguste Sabatier déconstruit ce qu'il appelle les religions d'autorité pour promouvoir les religions de l'esprit. Ces deux professeurs furent pasteurs et Bernard Reymond exerça à l'Oratoire du Louvre : dans un entretien récent, il disait son vif intérêt pour les essais d'innovation en matière liturgique et un échange enthousiaste sur la création d'une communion universelle s'en était suivi.

Dans l'esprit de ces deux penseurs, l'Oratoire du Louvre crée un espace pour une pensée libre ; cette liberté peut s'enseigner : ces deux professeurs nous l'ont montré, c'est la tâche qui nous est confiée .

*Dieu,  
Notre père à la fois proche et différent,  
Que tous te connaissent et te respectent.  
Établis ton règne, réalise ton dessein dans l'univers tout entier.  
Donne-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin.  
Pardonne-nous nos torts comme nous pardonnons aussi à  
ceux qui nous font du tort.  
Dans les tempêtes de la vie, ne nous laisse pas tomber, mais  
délivre-nous du mal.  
Car pour toi, le règne, la puissance et la gloire consistent non  
pas à dominer et à écraser, mais à aider et à libérer.  
Amen.*

André Gounelle.

# Quand la liberté s'enseigne



## Le théologien entre foi et pensée :

### « Eloge de la raison »

Par André Gounelle

(la Feuille Rose 828, janvier 2023)

« J'entends le prêtre dire : “ne raisonnez pas, mais croyez” », écrit Kant dans *Qu'est-ce que les Lumières ?*. Cet opuscule, paru en 1784, attaque ceux qui infantilisent les humains afin d'asseoir leur domination. Parmi eux, il y a des religieux qui combattent le raisonnement.

Pour certains courants du christianisme, en effet, croire signifie se soumettre à des autorités, adhérer à ce que la tradition, les institutions ecclésiastiques et les clergés enseignent. En réponse à un journaliste qui l'interrogeait sur ses convictions religieuses, l'essayiste Ferdinand Brunetière (1849-1906), devenu un catholique fervent, aurait répondu : « Ce que je crois, allez le demander à Rome ». Bien des protestants qu'on qualifie de « fondamentalistes » déclareraient volontiers : « ce que je crois, allez le demander à la Bible ». Dans les deux cas, on renonce à penser par soi-même.

On considère parfois que croire implique une rupture avec les logiques humaines, un saut dans l'irrationnel, l'acceptation de mystères inexplicables. En 1654, Pascal, dans une formule souvent citée, oppose le « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob » au Dieu « des philosophes et des savants ». On déprécie la pensée et on la déclare inapte à saisir ce qui relève du divin. On fait l'éloge de la « sainte ignorance » et de la « foi du charbonnier ». L'évangile ne dit-il pas que ces choses sont cachées « aux sages et aux intelligents » et ne proclame-t-il pas « heureux » les « simples d'esprit » ?

Des croyants ont également disqualifié la pensée au nom de l'affectivité. Des formes de piété émotives et exubérantes cultivent sentiments et sensations ; par contre, elles craignent la réflexion parce qu'elles la soupçonnent de refroidir, voire de détruire, la ferveur. « Vous autres réformés, m'a dit un jour un "evangelical" à tendance "revivaliste", vous êtes beaucoup trop intellectuels.

La foi est avant tout un sentiment qui nous envahit, nous entraîne et auquel on s'abandonne. Elle ne se pense pas, elle se sent, elle s'éprouve ; elle est affaire de cœur, non de cerveau ». Il voyait dans la théologie une activité dangereuse, dont les Églises devraient se détourner, parce qu'elle discute, analyse, interroge la foi au lieu de la vivre et de la célébrer. À côté de ces courants hostiles à la

# Hommage à André Gounelle

pensée, on en trouve d'autres qui, à l'opposé, lui sont favorables. La scolastique médiévale disait que la foi recherche l'intelligence (*fides quaerens intellectum*) ; malheureusement elle avait tendance à réserver cette quête aux clercs et était loin de l'affirmation « tous théologiens » qui sert de titre à un livre (publié en 2000) de Raphaël Picon. Depuis ses débuts, le protestantisme libéral milite pour une foi intelligente et une intelligence croyante, ce qu'exprime la devise du journal *Évangile et Liberté* : « penser, critiquer et croire en toute liberté » ; loin de les disjoindre, elle associe le « penser » (y compris dans sa dimension « critique ») et le « croire ». De même, Paul Tillich (1886-1965) écrit : « Contre Pascal, je dis : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et le Dieu des philosophes est le même Dieu. »

C'est surtout à Albert Schweitzer (1875-1965) qu'il faut ici se référer. Il souligne à maintes reprises les menaces qui pèsent sur la pensée. Notre société n'en fait pas grand cas. Elle lui préfère l'action et la technique. Elle estime que ceux qui réfléchissent ne servent à rien et sont même nuisibles, car ils risquent d'amoinrir l'efficacité et la rentabilité. De plus, la vie moderne consomme énormément de temps ; elle favorise l'agitation et la superficialité. Nous sommes sans cesse forcés de nous dépêcher, poussés à sauter d'une occupation à une autre, ce qui ne laisse guère de place pour la pensée. À quoi s'ajoute que la réflexion nous pèse et nous fatigue ; elle est, écrit Kant, « un travail fastidieux » ; s'en dispenser est « confortable » et satisfait notre « paresse ».

Pourtant, souligne à juste titre Schweitzer, la pensée fait la grandeur et la dignité de l'être humain dans tous les domaines, y compris celui de la foi. Elle le préserve de la barbarie. En ce qui concerne la religion, d'une part, elle lutte contre les dérives qui la menacent : l'obscurantisme, la superstition et le fanatisme. Elle empêche de croire, de dire et de faire n'importe quoi. D'autre part, elle approfondit et consolide notre lien avec Dieu ou l'Ultime, en montrant que la foi n'est pas « hors sol », suspendue au ciel, mais qu'elle s'enracine (ou s'incarne) sur terre, dans le tissu des connaissances, des cultures et des expériences humaines. Elle ne tue pas l'émotion, elle l'élargit, l'étaie et l'équilibre. Le Deutéronome (6:5) demande au croyant « d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force ». Jésus, citant ce texte, ajoute « de toute sa pensée » ; en fait, il ne s'agit pas véritablement d'un ajout, car les spécialistes nous apprennent qu'en hébreu le cœur est aussi le siège de la pensée. Néanmoins, à mon sens, qu'en contexte grec le Nouveau Testament ait pris la peine de l'expliciter n'est pas anodin et rappelle que si la spiritualité comporte bien des convictions, des sentiments et des engagements forts, elle a tout autant besoin d'une pensée solide.

# Quand la liberté s'enseigne

## L'homme de foi: « De la difficulté d'être disciple »

Prédication donnée à l'Oratoire du Louvre

le 18 avril 1982 sur Matthieu 11, 2 - 15

Frères et Sœurs,

Il n'est pas très facile de dire quelles ont été les relations exactes entre Jean-Baptiste et Jésus. Il est possible qu'à l'origine ils aient appartenu au même mouvement, qu'ils aient travaillé ensemble un certain temps, et qu'avant d'affirmer son autonomie et de prendre ses distances, Jésus ait fait partie du groupe des disciples de Jean. Il est certain que chacun d'eux a vu dans l'autre un envoyé et un serviteur de Dieu ; cependant, leur accord, leur estime, leur reconnaissance réciproque n'allaient pas sans réserves. Ainsi Jésus affirme que Jean-Baptiste est un prophète, le plus important de tous, mais, ajoute-t-il, « le plus petit dans le Royaume est plus grand que lui ». Aux yeux de Jésus, Jean était donc resté sur le seuil de l'Évangile, il n'avait pas vraiment franchi le pas. Le Nouveau Testament nous raconte que, de son côté, Jean-Baptiste, à plusieurs reprises et très clairement, a rendu témoignage à Jésus ; il le désigne comme « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde », comme celui qu'il avait pour mission d'annoncer, et il déclare vouloir s'effacer devant Jésus : « il faut qu'il croisse et que je diminue ». Et pourtant, Jean ne s'est pas rallié à Jésus, il a poursuivi son action propre, continué son mouvement ; il a conservé des disciples qui ne deviendront pas des chrétiens ; après la mort du Baptiste, ils formeront une secte qui sera en rivalité, en concurrence avec l'Église naissante. Notre texte de ce matin reflète bien cette ambiguïté des relations entre le Baptiste et Jésus. Il nous rapporte un épisode qui se situe à la fin de la vie de Jean. Depuis la prison où l'a enfermé Hérode, il envoie deux de ses disciples interroger Jésus. Ils sont chargés de lui demander : « es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Question curieuse, étrange, puisque Jean y a déjà répondu par ses déclarations antérieures, qu'il a publiquement affirmé que Jésus était le Fils de Dieu et le Messie attendu par Israël. Que signifie donc sa démarche ? Quels sont les motifs, les sentiments qui le poussent à l'entreprendre ? Comment l'interpréter ? Trois explications différentes ont été proposées par les commentateurs.

1. La première se trouve chez Calvin. Pour le Réformateur, Jean n'éprouve aucun doute ; il n'est pas le moins du monde hésitant ni perplexe. Le Baptiste est certain que Jésus est le messie. Il n'a pas changé d'avis ; sa foi reste solide, inébranlable, sans défaillance jusqu'au bout. Alors pourquoi fait-il poser cette question à Jésus ? Ce n'est pas pour lui, répond Calvin, mais pour ses dis-

# Hommage à André Gounelle

ciques. Ces hommes ont suivi Jean, se sont attachés à lui, et ne sont pas disposés à le quitter ; ils ont des réticences devant cet autre prédicateur qui a surgi, devant cet autre mouvement qui s'est développé à côté du leur. Jean regrette leur attitude, il déplore leurs réserves. Il décide donc de leur faire rencontrer Jésus, pour qu'ils le voient, l'entendent, pour qu'ils se convertissent à lui. Avant de mourir, Jean adresse ses disciples à Jésus, et leur indique ainsi la direction, l'orientation à prendre. Ruse, astuce du Baptiste pour que ses disciples s'attachent à lui, tel est, selon Calvin, le sens de cet épisode. Il faut reconnaître que ce n'est pas très convaincant. Les disciples de Jean ne jouent qu'un rôle mineur ; ils ne sont pas du tout au centre de cette scène. Rien dans notre texte ne fonde ni ne justifie l'explication proposée par Calvin.

2. Selon d'autres commentateurs - c'est la seconde explication - la démarche de Jean-Baptiste est liée à la situation critique qui est la sienne. Il est prisonnier, et ne se fait guère d'illusion sur le sort que lui réserve Hérode. Il sait qu'il risque d'être exécuté d'un moment à l'autre. Il est convaincu que Jésus est le messie ; comme beaucoup d'Israélites, il pense que le messie va renverser les pouvoirs politiques, qu'il va chasser les gouvernants impies ou païens pour établir le règne de Dieu ; ce sera un monde nouveau d'où les méchants auront disparu, où les croyants vivront dans la liberté et dans la joie. Pour le Baptiste, ce monde nouveau sera l'œuvre de Jésus, et sa venue est imminente. C'est ce qu'il a prêché et annoncé. Maintenant sa vie est en danger, il ne peut plus attendre, il faut que l'événement se produise très vite pour le sauver. C'est pourquoi Jean envoie deux émissaires auprès de Jésus ; ils viennent lui demander de passer à l'action. Sa question est une véritable mise en demeure : « sors de l'expectative, ne diffère pas, ne retarde pas plus longtemps la venue du Royaume. Il y a urgence ; montre que tu es bien celui qui doit venir ». C'est un appel au secours, et un appel à déclencher l'insurrection que Jean adresserait donc à Jésus. Et alors, la réponse de Jésus serait un refus, une fin de non-recevoir : il ne s'agit pas de prendre le pouvoir, de provoquer une action violente, mais d'aider, de soulager ceux qui souffrent, les aveugles, les boiteux, les lépreux, les sourds, les pauvres.

3. Cette seconde explication est possible. Mais, en fin de compte, c'est la troisième qui me paraît la plus juste, la plus proche du texte, et c'est celle que, pour ma part, j'adopterai. Elle considère que la question de Jean-Baptiste est une vraie question ; elle exprime un doute, un embarras, une inquiétude qu'il ressent profondément. Il se demande vraiment qui est Jésus, et il ne sait pas ce qu'il doit penser. Au début du ministère de Jésus, Jean a vu en lui l'Envoyé de Dieu, et il l'a dit haut et fort. Mais au fur et à mesure que le temps passe, il

# Quand la liberté s'enseigne

s'interroge et se demande s'il ne s'est pas trompé, s'il n'a pas parlé trop vite. En effet, Jésus ne vit pas, ni n'agit comme il s'y attendait. Il est discret, il ne s'impose pas avec éclat ; il fréquente des gens douteux, des païens, des péagers, des pécheurs notoires ; il ne mène pas une vie d'ascète, mais il mange et boit avec eux. Au lieu de les menacer, de les invectiver, d'appeler le châtimeur de Dieu sur eux, il les accueille, et les reçoit dans le cercle de ses intimes ; il ne cherche pas à soulever le peuple contre ses chefs. Bref, Jésus ne se conduit pas du tout en messie, et son comportement étonne, déconcerte et déçoit Jean. Sa démarche auprès de Jésus traduit son trouble et son insatisfaction. Il est vraisemblable que beaucoup de juifs pieux ont partagé cette perplexité, et ont éprouvé des sentiments mitigés à l'égard de Jésus. C'est probablement à eux que Matthieu pense quand il écrit son Évangile, et c'est pour eux qu'il raconte cet épisode, en espérant que la réponse de Jésus les éclaire. Je crois que c'est la meilleure explication, la plus naturelle. La question de Jean-Baptiste traduit bien un doute, elle exprime une véritable interrogation. Après la question, il passe à la réponse : aux envoyés de Jean, Jésus déclare : « allez, annoncez à Jean ce que vous entendez et voyez, les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et l'Évangile est annoncé aux pauvres ! » Qu'est-ce que cela veut dire ? Que signifie cette réponse ? Pour la bien comprendre, il faut faire 3 remarques, noter 3 choses :

1. D'abord, Jésus répond par des citations de l'Ancien Testament, plus précisément par des phrases tirées de divers passages de ce livre d'Ésaïe qu'il semble avoir beaucoup aimé. Entre parenthèses, en les citant, Jésus opère des coupures, il fait des suppressions. Ainsi, il saute les paroles d'Ésaïe sur la libération des prisonniers, omission qui a dû singulièrement frapper le Baptiste dans la situation où il se trouvait. De plus, Jésus passe sous silence tout ce que ces textes disent de la vengeance de Dieu et du châtimeur destiné à ses ennemis. Jésus écarte menaces et condamnations pour ne garder que l'annonce de la grâce. Il n'est pas sûr que le Baptiste, dont la prédication fut violente, en ait été très satisfait. Quoi qu'il en soit, Jésus le renvoie à l'Écriture. C'est, je crois, une manière de lui dire : « mais si, je remplis bien le programme annoncé ; seulement ce programme n'est pas ce que tu crois. Il n'est pas cette manifestation de force et de puissance dont tu rêves. Il consiste avant tout à soulager les malheureux, à leur ouvrir une vie qui mérite d'être vécue. Regarde bien les textes : tu y verras que je fais ce que je dois faire, et que je suis bien celui qui devait venir ». Il faut donc que Jean se confronte avec les Écritures : alors il comprendra qui est Jésus.

# Hommage à André Gounelle

2. En second lieu, il faut souligner que Jésus ne renvoie pas seulement à des textes, mais aussi à des faits. Car ces aveugles qui retrouvent la vue, ces boiteux qui marchent, ces lépreux qui sont purifiés, ces sourds qui entendent, ces morts qui redécouvrent la vie, ces pauvres à qui l'Évangile est annoncé, ils ne sortent pas seulement des pages d'un vieux livre, ce ne sont pas de simples réminiscences littéraires ou des citations savantes. Mais ils sont là, en chair et en os ; ils entourent Jésus ; les envoyés du Baptiste peuvent les voir, leur parler et assister à des guérisons, à des résurrections. À côté du témoignage des Écritures, existe également celui des actes. Jésus invite Jean-Baptiste à constater ce qui se passe : il aide, il guérit, il délivre, il rend la vie. Toute cette activité au service des hommes montre bien que c'est l'œuvre de Dieu qu'il poursuit. S'il ne transforme pas les structures du monde, comme le voudrait Jean, par contre il transforme la vie des gens qui viennent à lui ; il change l'existence quotidienne d'hommes malheureux.

3. Enfin, je remarque que Jésus compte sur l'expérience des envoyés du Baptiste. « Allez annoncer à Jean, leur dit-il, ce que vous entendez et voyez ». Il les appelle à témoigner, bien sûr, mais je crois qu'aussi et plus profondément, il les invite à discerner, à percevoir ce qui se passe, à s'ouvrir aux paroles et aux événements pour en comprendre, pour en recevoir, le message. Il me semble que Jésus demande ici à ces hommes de se faire une opinion personnelle, de se forger une conviction propre, de se laisser intérieurement persuader. Les textes et les faits ne suffisent pas ; il faut comprendre ce qu'ils veulent dire, il faut en percevoir et en recevoir le sens.

Voir, entendre, ce n'est pas seulement constater, c'est aussi réfléchir, faire preuve de discernement, d'intelligence, dégager l'important de l'accessoire, c'est savoir accueillir l'essentiel dans son esprit et dans son cœur.

Telle est donc la réponse de Jésus. Il nous faut maintenant pour terminer nous interroger sur l'actualité de cette réponse. Que pouvons-nous en tirer pour nous, pour notre vie, pour notre foi ?

Il me semble que nous pouvons nous retrouver dans la question du Baptiste : qui est vraiment Jésus ? Que représente pour nous le prédicateur de Nazareth, le Ressuscité de Pâques ? Les chrétiens sont divisés quant à la réponse à donner à cette question, ils ne s'entendent pas sur les formules doctrinales qui définissent l'être, la nature et la personne du Christ. Quand nous discutons avec des athées, quand nous dialoguons avec des adeptes de religions non-chrétiennes, quand nous réfléchissons pour nous-mêmes, nous nous apercevons vite qu'il n'est pas très facile d'exprimer la réalité et la vérité de Jésus de

# Quand la liberté s'enseigne

manière claire, convaincante et juste.

Certes, on trouve dans le Nouveau Testament des réponses nettes et catégoriques à notre question : Jésus est le Christ, le Messie, le Fils de Dieu vivant, le Sauveur du monde. C'est vrai ; mais ces affirmations, si justes, si nécessaires soient-elles, risquent de devenir pour nous des phrases toutes faites, des formules que nous répétons machinalement sans en mesurer la portée ni le sens, sans bien savoir ce qu'elles veulent dire. Ce qui m'intéresse, me touche, m'interpelle dans notre texte de ce matin, c'est qu'il ne nous propose pas une formule, mais qu'il nous invite à une recherche, à une quête qui doit sans cesse être reprise, qui n'est jamais achevée, qui est l'affaire de toute notre vie. Nous avons toujours à découvrir à nouveau Jésus, même quand nous le connaissons ou quand nous croyons le connaître très bien. Jésus nous invite donc à chercher, et il indique les trois directions dans lesquelles cette recherche doit se faire pour aboutir, pour réussir. D'abord dans la Bible : en méditant, en étudiant les Écritures, nous apprendrons à le connaître, sa personne et son œuvre s'éclaireront pour nous. Ensuite dans la réalité ; il est celui qui transforme des vies, qui change des existences, et son action parmi les hommes peut se constater. Enfin, en nous-mêmes, car il agit aussi en nous ; chaque jour, nous pouvons expérimenter que nous sommes ces malheureux soulagés, ces infirmes guéris dont parlent le prophète et l'Évangile.

Nous sommes ces aveugles à qui Jésus fait voir la lumière divine, ces sourds à qui il fait entendre la Parole de Dieu, ces boiteux qu'il fait marcher dans les chemins du Seigneur, ces souillés qu'il purifie, ces morts qu'il appelle à la vie, ces pauvres qui reçoivent l'Évangile. La Bible, la réalité, et l'expérience se rejoignent pour nous dire : vous ne savez peut-être pas très bien qui est Jésus mais voilà ce qu'il fait : il aide à vivre, il apprend à aimer, il nous ouvre l'Éternité. C'est cela l'essentiel.

Amen.



# Hommage à Bernard Reymond

## Penser la Cène grâce au théâtre : « Une nouvelle mise en scène de la foi »

Extrait de « Le protestantisme et les images : pour en finir avec quelques clichés » Editions Labor et Fides SA, Protestantismes, Genève, 1999, pp 12 et 13



En fort peu de temps, les gens des régions passées à la Réforme ont vu disparaître les processions, les pèlerinages, les messes votives, les fêtes patronales, les gestes d'une piété souvent très empreinte de superstition (par exemple les signes de croix), les mitres, les chasubles, les surplis, les croix et médaillons bénis que l'on portait sur soi au même titre que des amulettes, d'innombrables us et coutumes liés à une conception de la foi chrétienne qui, aux yeux des réformateurs, était en contradiction flagrante avec l'enseignement évangélique.

Pour le protestantisme, en effet, la foi ne consiste pas à accomplir des gestes tenus pour plus religieux que d'autres, ni à s'en remettre à l'autorité de personnages auxquels leur vêtue semble conférer quelque aura supplémentaire de sacré, mais à consacrer son cœur, son intelligence, sa vie entière à Dieu et au service du prochain, cela d'abord dans l'existence la plus quotidienne. L'un des actes les plus marquants de la Réforme a été à cet égard la manière dont Zwingli a organisé la célébration de la première cène réformée au Grossmünster de Zurich, le Jeudi Saint 13 avril 1525. Il avait fait remplacer l'autel par une simple table de bois, comme à la maison. Lui-même officia en costume civil, face à l'assemblée, et non plus tourné vers l'autel comme le voulait la liturgie traditionnelle de l'époque. Sur la table se trouvaient non plus les coupes et plats d'argent, d'or ou de vermeil de la somptueuse vaisselle liturgique en usage pour la célébration de la messe, mais un gobelet et un plat de bois, c'est-à-dire le même type de vaisselle que l'on rencontrait jusque dans les plus humbles demeures. Il eût été difficile de concrétiser plus visiblement, voire plus tactilement, le fait que la vie sainte voulue de Dieu n'était désormais plus celle qui se déroulait dans les couvents et les cloîtres, à l'écart du monde, mais celle des pères et mères prenant soin de leur famille et s'efforçant de la nourrir, tant matériellement que spirituellement. C'est d'ailleurs aussi la raison pour laquelle, dans la plupart des Églises réformées on abandonna très tôt, pour la communion, l'usage des oublies (hosties non consacrées par un prêtre) pour les remplacer par du pain — le même que celui de la table familiale. Ces modifications, j'en conviens, ne relèvent pas des beaux-arts mais plutôt de la mise en scène, tant il est vrai que toute liturgie présente de nombreuses analogies avec le théâtre. La Réforme a fait comprendre une partie importante de ses enjeux en proposant une nouvelle mise en scène du culte chrétien, une nouvelle gestion de la piété chrétienne et de ses formes les plus usuelles. Elle n'a donc pas négligé du tout la portée de ce qui se voit. Cette précision est importante dans la perspective du sort que la Réforme a réservé aux images et aux arts visuels en général.

# Quand la liberté s'enseigne

**Prêcher au plus près des sens pour faire sentir le...**

**« Parfum de Dieu ! »**

Prédication donnée au temple de Prilly, le 19 décembre 1993. En relation avec les textes bibliques suivants : 2 Corinthiens 2, 14-16 ; Esaïe 61, 1-16 ; Matthieu 6, 10-16.

Vous êtes-vous jamais demandé si la connaissance de Dieu, voire le Christ lui-même, pouvait avoir une odeur ? C'est pourtant ce que l'apôtre Paul donnait à entendre. Il n'hésitait pas à parler du "parfum de la connaissance de Dieu", de la "bonne odeur de Christ". Alors, de quel parfum spécifique, de quelle odeur particulière peut-il bien s'agir ? Ce matin, en entrant dans ce temple de Saint-Etienne, je n'ai pas humé d'effluves particuliers - pas davantage en tout cas que si je m'étais trouvé devant mon poste de radio. Pasteur, je puis tout au plus me souvenir de l'atmosphère confinée de certaines sacristies mal aérées, où flottaient des relents de moisi. Mais il ne m'est jamais venu à l'idée que ces remugles puissent évoquer le Christ ou la connaissance de Dieu !

En ce temps de l'Avent, en revanche, quasi à la veille de Noël, nos maisons, nos temples, nos rues commencent à être traversées de senteurs qui, elles, sont susceptibles d'évoquer en nous bien des choses en relation avec la foi chrétienne. Je veux parler de l'arôme de cannelle des petites pâtisseries caractéristiques de ce moment-ci de l'année, et de l'odeur conjugquée des bougies et des branches de sapin qui commencent à brûler. Elle est si liée à des souvenirs profondément inscrits en moi que j'ai parfois l'impression de percevoir cette odeur comme par défaut, même quand le sapin est de plastique et que les bougies sont remplacées par des ampoules électriques. Serait-ce alors cela, l'odeur de Christ ?

Le texte du prophète Esaïe dont nous avons entendu tout à l'heure la lecture nous rappelait en tout cas que pour "porter la bonne nouvelle aux pauvres", le messie, le Christ, a été "oint par Dieu." Oint, c'est-à-dire parfumé de l'Esprit de Dieu. Le Christ est un parfumé. Les chrétiens des rites orientaux en sont si persuadés qu'ils ne conçoivent pas de culte qui ne soit imprégné des fortes senteurs de l'encens.

Les protestants, eux, semblent préférer ramener ce parfum du Christ aux mesures de l'hygiène moderne et, en Suisse en tout cas, ils aiment que leurs lieux de culte dégagent une odeur de "propre en ordre".

Qui a raison ?

Pour savoir quel parfum se dégage de la connaissance de Dieu, il faudrait

# Hommage à Bernard Reymond

savoir quelle était l'odeur de Jésus lui-même. Quels effluves pouvaient donc bien se dégager de sa personne, parmi les gens qu'il côtoyait : les pauvres, les malades, les riches, les joueurs, les flambeuses ? Le contraste était-il aussi violent qu'entre les fragrances de luxe dont nous cherchons à auréoler artificiellement nos fêtes et les odeurs âcres et accablantes de la pauvreté si réelle qui nous entoure ? L'odeur de Jésus n'était-elle pas plutôt un parfum capable de rendre cette pauvreté aimable, de faire aimer tous ces malades, ces isolés, ces naufragés de l'économie que nos parfums de fête tiennent toujours trop à l'écart ?

Le Christ, la connaissance de Dieu dégagent à coup sûr un parfum, mais un parfum dont nous ne savons absolument rien sur le plan technique. Le plus habile des parfumeurs serait bien en peine d'en retrouver la formule. Dieu seul la connaît, lui seul est capable d'en réaliser la synthèse. Nous en savons cependant deux choses qui sont essentielles : c'est un parfum qui colle à notre personne, et son arôme est odeur de vie pour les uns, exhalaison de mort pour les autres.

"Vous êtes la bonne odeur de Christ", écrivait l'apôtre Paul. Il s'adressait à des chrétiens, à des croyants. Nous ne le sommes pas tous, ou ne le sommes plus, ou ne le sommes qu'à demi. Cette senteur du Christ n'en colle pas moins à notre personne, très profondément. "Tous les enfants de la planète recherchent Dieu", titrait au début de ce mois l'un de nos quotidiens. Et l'un des responsables du secteur enfance dans l'Église vaudoise répondait ainsi à une question de journaliste : "C'est une évidence pour tous ceux qui s'occupent d'enfants. Très tôt ils ont le sens du sacré. Ils sont confusément à la recherche de quelque chose qui les dépasse, même si leurs parents sont incroyants ou s'imaginent l'être" (R. Schweitzer, selon *24 Heures* du 7 décembre 1993). Ce que nous pourrions aussi exprimer ainsi : les enfants sont doués par nature d'un sens intérieur qui les renvoie à Dieu, qui les met en mesure de percevoir, ou du moins de pressentir la bonne odeur du Christ.

L'odorat est en nous l'un des sens les plus subtils et les plus chargés de souvenirs intimes et personnels. Certains de ces souvenirs olfactifs sont parfaitement prosaïques, d'autres touchent à des choses qui nous tiennent très à cœur, qui portent sur le sens même de notre vie. Les spécialistes prétendent par exemple que, pendant les deux ou trois jours qui suivent immédiatement la naissance, une mère est capable de reconnaître sans risque d'erreur son nouveau-né entre plusieurs, cela uniquement à l'odorat. Ou bien nous nous souvenons de l'odeur qui régnait dans la chambre quand un être très proche, un père, un époux, un enfant s'est trouvé entre la vie et la mort.

# Quand la liberté s'enseigne

De même l'odeur du Christ touche en nous à des couches très profondes de notre sensibilité. La faculté de percevoir cette odeur du Christ, d'avoir nos sens éveillés par elle, est là, même si nous ne nous en apercevons pas ou que nous refusons d'en prendre conscience. Cette odeur-là du Christ peut n'avoir rien ou pas grand-chose de commun avec les effluves qui flottent parmi les gens de religion. Jésus d'ailleurs se moquait bien de ce que scribes et pharisiens pouvaient en penser. Mais elle est là, pour ainsi dire potentiellement. L'Évangile, à commencer par l'Évangile de Noël, n'aurait pas de raison d'être, il ne serait pas bonne nouvelle, s'il ne venait correspondre à des attentes profondes de notre nature, si son parfum ne venait combler les intuitions originelles de notre odorat spirituel.

L'odeur de Christ, le parfum de la connaissance de Dieu, collent donc à notre personne - et simultanément cette odeur est odeur de mort pour les uns, de vie pour les autres. Cette affirmation de l'apôtre Paul, je l'avoue, me donne du fil à retordre. Ce n'est évidemment pas l'odeur de vie qui, ici, fait difficulté, mais celle de mort, surtout dans cette période de l'Avent et bientôt de Noël. Le rituel social veut qu'à ce moment-là de l'année, les Églises aient à l'adresse de tous un message de paix, d'espérance et d'amour, et non une parole de mort. Il n'empêche que des gens meurent aussi à Noël. À Noël, des gens meurent d'abandon, de solitude et de faim, d'autres de désespoir et de honte. Pour ceux-là, il faut que la présence chrétienne dans le monde soit "odeur de vie conduisant à la vie". Si elle ne l'est pas, elle doit le devenir. Je vais y revenir.

Mais l'odeur de mort ? Noël, "odeur de mort conduisant à la mort" ? Cette expression se rapproche de toutes celles qui, dans la Bible, nous hérissent aussi, quand les prophètes ou Jésus lui-même affirmaient en substance que plus on annonce l'amour et le pardon de Dieu, plus les cœurs s'endurcissent. Les douces senteurs de l'Évangile et de Noël n'aboutiraient-elles dans certains cas, peut-être le mien, qu'à un résultat inverse de celui qu'on croyait devoir en attendre ? Ne réussiraient-elles qu'à enfoncer dans la mort, ou du moins dans le morbide, là où l'on croyait trouver un certain apaisement de l'existence ?

Pour nous rendre à cette curieuse et surprenante raison de Dieu, je vais me contenter d'une seule indication. Chacun ensuite pourra prolonger à sa manière sa méditation sur ce point. Le rituel social, ai-je dit tout à l'heure, exige qu'à Noël les senteurs de la rue, des magasins, de nos demeures même, véhiculent des arômes de bienveillance et de pacification entre les hommes.

Nombre de ces effluves, hélas, ont une saveur si artificielle qu'il faut vouloir être dupé pour s'y laisser prendre. Il arrive en revanche que tel ou tel de ces parfums touche en nous quelque chose de très profond, qu'il éveille le souvenir d'un appel, d'une vocation, qu'il ouvre devant nous la perspective d'un service ou

# Hommage à Bernard Reymond

même d'un changement de vie. Mais le vertige alors nous prend. L'odeur nous semble trop forte, trop exigeante, trop bousculante. De peur d'y donner suite trop résolument, ou trop radicalement, nous préférons nous boucher le nez, nous enfermer dans notre statu quo. La vie, une autre qualité de vie, une vie selon l'esprit du Christ s'ouvrait devant nous, mais cet effluve de vie s'est mué en son contraire, en odeur de mort conduisant à la mort. Parfois, hélas, nos communautés chrétiennes exhalent elles aussi de telles senteurs de cadavres.

La bonne nouvelle de ce matin, l'Évangile de toujours, n'en reste pas moins que le Christ en nous, parmi nous, avec nous, est odeur de vie conduisant à la vie. Gardons-nous d'en faire une possession ou un devoir. Ce parfum de Dieu, encore une fois, ne nous appartient pas. Nul d'entre nous n'en détient le secret et nul ne peut le contrefaire. Nous pouvons seulement le recevoir comme une grâce, mais aussi comme une invitation pressante, comme un appel - un appel à vivre et à donner le goût de vivre, donc un appel à aimer, à partager, à pardonner, à prier. Mais n'en faisons pas un devoir, je veux dire une de ces obligations pédantes qui, si souvent, conduisent les chrétiens à se comporter comme si, jusque dans leurs entreprises les plus charitables et les plus désintéressées, ils ne pouvaient s'empêcher de faire la leçon à leur prochain. Ils se mettent alors - je me mets avec eux - à puer la bigoterie, odeur de mort qui conduit à la mort.

La bonne odeur de Christ, mais pour Dieu - Paul ne l'a pas indiqué pour rien - elle n'est pas et ne doit pas être de notre part un parfum destiné à convaincre autrui de notre bon choix. C'est une senteur pour la seule gloire de Dieu, pour le plaisir et la jouissance de Dieu. Un parfum fait pour réjouir Dieu. C'est bien pourquoi Jésus, dans le Sermon sur la Montagne, recommandait tellement à ceux qui jeûnent, donc à ceux qui prient, à ceux qui s'inscrivent à sa suite, à ceux qui fêtent Noël, à ceux qui veulent prier, communier, partager, aider, de se parfumer. Appartenir à Christ, c'est participer à une fête. C'est s'asperger d'un parfum de fête. Tu veux avoir un Noël vraiment chrétien ? Parfume-toi de cette senteur du Christ qui réjouit Dieu.

Amen.



Pomme de senteur,  
détail d'un portrait de  
femme de Nicolas de  
Neuchatel dit Lucidel.